

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

179 | 2006

Des raisons du terrain

Laura A. Lewis, *Hall of Mirrors. Power, Witchcraft, and Caste in Colonial Mexico*

Durham-London, Duke University Press, 2003, XIV + 262 p.

Natacha Giafferi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2448>

DOI : 10.4000/lhomme.2448

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 268-269

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Laura A. Lewis, *Hall of Mirrors. Power, Witchcraft, and Caste in Colonial Mexico* », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 07 juillet 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2448>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Laura A. Lewis, *Hall of Mirrors. Power, Witchcraft, and Caste in Colonial Mexico*

Durham-London, Duke University Press, 2003, XIV + 262 p.

Natacha Giafferi

- 1 GRÂCE À UNE anthropologie enracinée dans la pratique historique – la « réhydratation des textes » (p. 186), ici les archives de l’Inquisition coloniale – et une longue période (1537-1695), Laura Lewis donne à voir dans une galerie des glaces à la fois ordonnée et complexe, le vivant portrait des habitants de la Nouvelle-Espagne, actuel Mexique. En faisant progressivement apparaître, de l’observation d’un nombre important de ces documents, les lignes de fabrication et de perversion des identités coloniales, pour ensuite les tisser avec beaucoup de maîtrise et de finesse, l’auteur atteint largement son objectif : démontrer comment se construit « le nouvel ordre social introduit par la colonisation espagnole »¹. À partir de l’hypothèse selon laquelle « les individus tirent du symbolisme et des pratiques de caste la matière des délimitations sociales, des valeurs et de leurs propres positions » (p. 4), l’auteur lit chacune de ces précieuses transcriptions de paroles analphabètes comme autant de traces de revendications de caste. Cette dernière, à la différence de la race, aurait constitué « un ensemble plus ambigu et plus flexible de qualités [...] en ce qu’elle travaillait à faciliter l’incorporation à des systèmes de pouvoir » (p. 5). S’attachant à « débiologiser la caste », Laura Lewis s’intéresse donc tout particulièrement aux formes possibles d’action qui, sans toutefois la contester, fissurent la « pyramide coloniale », ainsi qu’à la manière dont la différence socialement produite est à la fois consommée et dynamisée par ses membres (« putting difference to work »).
- 2 Le tableau de départ semble pourtant clair : les conquérants sont maîtres, les indigènes subordonnés ; Noirs, mulâtres et métis forment un groupe hétérogène de médiateurs, utilisé concurrentiellement comme force de travail et bras armé de l’autorité espagnole. Au niveau individuel, cependant, ces « acteurs contradictoires » des deux « univers fondamentaux », espagnol et indien, décrits par Bónfil Batalla (p. 95) tendent à se

positionner tantôt vers un pôle, tantôt vers l'autre – vue intéressante en ce qu'elle se dégage sensiblement du paradigme de créolisation. Ainsi en Nouvelle-Espagne, « le chaos se présentait sous la forme des vagabonds, des mulâtres, des métis, des Noirs, des marrons et des Chichimèques, lesquels se trouvaient tous d'une manière ou d'une autre sans lignage, et donc, dans l'imaginaire espagnol, sans ancrage solide » (p. 79). C'est encore en référence au lignage que les métis construisent leur statut, leur appartenance ou leur altérité dans les conflits villageois (en réalité, des *concentraciones*). La caste serait donc perçue comme « un lieu de débat politique autour du pouvoir, de l'altérité et de la localité, codé à travers [l'idée de] sang » (p. 83) dans lequel la généalogie, réelle (filiation) ou symbolique (affiliation), devient centrale.

- 3 Une fois intégrées politiquement – fin des « deux républiques » –, les populations indigènes reçoivent un statut comparable à celui des femmes, une place « appropriée dans l'économie morale » (p. 62), tandis que symétriquement, les femmes contraintes de travailler se trouvent « indianisées par le déshonneur de la production » (p. 63). Face à cet « enfermement comme métaphore cognitive de l'état des femmes et des Indiens » auquel se superpose plus qu'elle ne s'oppose « l'image de l'extérieur comme source de corruption » (p. 66) – *el monte*, espace minéral et végétal d'où sont tirés remèdes, charmes et poisons –, la noirceur intervient comme un élément de perturbation. Diverses figures diaboliques – sombres, séductrices – en viennent à constituer les ressources secrètes d'Indiens incarnant le pôle d'un « supernaturalisme » absolu qui à son tour s'indianise. Pour les Espagnols tout espace non urbain ne peut être que « géographie cachée et centres spirituels de la vie indienne » (p. 108). Pour autant la sorcellerie dans sa fonctionnalité n'est pas périphérique, pas plus qu'elle n'est révolutionnaire : pour Laura Lewis comme pour Serge Gruzinski, toute expression en milieu colonial participe des « modes d'expression européens ». En diffusant dans tout le corps social, croyances et pratiques finiraient par être créées collectivement et, entre les deux pôles indien et espagnol, se répondraient deux « chaînes d'affiliations sociales » concurrentes et complémentaires. Aussi Laura Lewis conclut-elle en avançant, en plus d'une intégration du pouvoir « nocturne » indien à la politique officielle de caste, l'idée d'une colonisation réciproque : dans les représentations de l'indianité, mais aussi de la féminité et de la captivité, seraient contenus les moyens d'atteindre, individuellement, les « privilèges transformateurs de la masculinité, de l'hispanité et de la liberté » (p. 170).
- 4 Les « thèmes étroitement mêlés de la sexualité légitime, de l'orthodoxie religieuse et du pouvoir genré » (p. 65) lui permettent enfin de mettre face-à-face définition des sexualités marginales et marges sexualisées, et de rappeler que l'association entre immoralité sexuelle et immoralité religieuse des Indiens fut faite, comme le lien entre les accusations de cannibalisme et d'inceste, dès les premières conversions : pour les Indiens comme pour les femmes, le péché possède un caractère collectif. Finalement, alors que « les discours officiels sur le lignage aux seizième et dix-septième siècles [s'appuyaient] sur l'inclusion par l'hispanité plutôt que sur l'exclusion au motif de la noirceur » (p. 75), « les femmes et les Indiens conservaient une différence qui ne s'effaçait pas facilement, car en dépit des meilleurs efforts de l'État colonial, ils n'étaient jamais complètement "convertis" » (p. 118). Aux Indiens, « confusion de la pensée coloniale », Laura Lewis ajoute donc les femmes, grandes oubliées de l'histoire du même nom. En observant le passage au XVIII^e siècle d'un système « qui permettait la mobilité (la caste) à un autre mettant l'emphase sur l'exclusion (la race) »

- 5 (p. 192, n. 39), elle y voit l'amorce de notre organisation moderne de la différence, avant de poser en guise de conclusion un certain nombre d'hypothèses sur la nature du colonialisme moderne.
- 6 Par sa réflexion théorique comme par les thèmes qu'il aborde, « interstitiel, hybridité, affiliations sociales et généalogique, et pouvoir » (p. 149), *Hall of Mirrors* est un travail novateur qui ouvre de passionnantes perspectives comparatives et interdisciplinaires.
-

NOTES

1. Cf. la présentation des éditeurs, Walter D. Mignolo, Irène Silverblatt & Sonia Saldívar-Hull, p. v.